

A la galerie Nei Licht à Dudelange, jusqu'au 27 avril

Fausses candeurs

C'est avec un brin de provocation que Claudia Passeri et Michèle Walerich ont intitulé leur exposition «Fontana Candida».

FRANCE CLARINVAL

C'est au vernissage de l'exposition de Claudia Passeri (née en 1977) et Michèle Walerich (née en 1976) que le titre de leur exposition prend toute sa saveur: cela ne veut pas seulement dire «fontaine candide», mais c'est aussi le nom du vin qui était servi ce soir-là. Cela dit, il est bien question de candeur et de naïveté dans les travaux des deux comparses.

De fontaine aussi, chez **Michèle Walerich** du moins, avec la figure presque obsessionnelle du volcan. «C'est fascinant, un volcan. A la fois destructeur et créateur puisqu'on leur doit des montagnes et des îles.»

Mais la naïveté des deux artistes n'est qu'une candeur de façade. Toutes les deux savent très bien comment va le monde et se jouent des codes et des images de celui-ci. Ainsi, la série *Images d'un monde flottant* de Michèle Walerich est faite de petits dessins grattés sur un fond noir et laissant apparaître des couleurs vives, une technique maintes fois utilisée dans les écoles maternelles.

FAUX-SEMBLANTS

Dessins et mots se répondent comme des notes qui résonnent. Là un canapé, ici un volcan, un lustre ancien, un lapin, une étoile... «C'est une sorte d'inventaire de mon monde, une encyclopédie qui me permet de m'approprier ce qui m'entoure», explique-t-elle. C'est aussi une métaphore d'un monde où il faut gratter la surface des choses pour laisser émerger la vérité, où les apparences sont généralement trompeuses.

C'est aussi sur ces faux-semblants que travaille **Claudia Passeri**. Toutes les salles de la galerie sont ponctuées de ses sculptures qui évoquent des traces archéologiques d'une splendeur passée.

Des faux marbres de diverses couleurs aux murs, aux plafonds et en colonnes donnent l'illusion de la grandeur et de la préciosité, d'autant que l'artiste entoure ses pièces de barrières de protections, comme dans les musées.

«Il en va de ce qu'on montre et ce qu'on cache. De la façade qui tend parfois à se fissurer et à laisser venir le réel.»

Toutes les deux s'amuse donc à jouer avec la perturbation, l'ironie et l'infiltration pour interroger le propre contexte culturel. Clau-

dia Passeri imite les marbres noirs des appuis de fenêtre de la galerie, elle transforme des blocs de béton en colonnades italiennes. Michèle Walerich réalise un énorme volcan en tôle qui brille comme une boule à facettes.

L'installation fait autant penser à une tente protectrice qu'à une source de jaillissement dangereux. A chaque fois le contraste entre l'intérieur (le bouillonnement du volcan, les murs banals) et l'extérieur (la froideur de la tôle, la splendeur des marbres) sèment le

doute, instaurent des illusions, déjouent les codes de l'art.

Et quand Claudia Passeri cite Roberto Saviano, le journaliste italien qui a écrit sur la mafia et s'en trouve menacé, c'est encore une manière de dire que derrière une image propre (les constructions modernes), il y a de l'horreur (le financement du crime organisé). Telle une pauvre Sisyphé, elle tente de gravir une colline avec les mots de Saviano. Le poids des mots ainsi supporté leur confère encore un sens nouveau.



Le volcan de Walerich «Paradisgmes» (oui, avec le s de paradis) au premier plan et le faux marbre de Passeri «Turnover» au mur